



HAL
open science

La visite au zoo

Eric Baratay

► **To cite this version:**

Eric Baratay. La visite au zoo. Stéphane Frioux, Émilie Pépy. L'animal sauvage entre nuisance et patrimoine, ENS Lyon, pp.165-175, 2009, 10.4000/books.enseditions.6507 . halshs-00659775v2

HAL Id: halshs-00659775

<https://shs.hal.science/halshs-00659775v2>

Submitted on 10 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La visite au zoo.

Regards sur l'animal captif

1793-1950

Éric Baratay

À partir de 1793 à Paris et en 1828 à Londres sont créés les premiers jardins zoologiques, constitués de bâtiments et d'enclos dispersés dans un jardin à l'anglaise. Ces « zoos », qui se différencient des anciennes ménageries princières par leur statut (national ou municipal ou privé en nom collectif) et par cette dispersion dans un jardin tenant lieu de décor, se multiplient au XIX^e siècle dans toute l'Europe, aux périphéries des grandes villes¹. Avec le primat peu à peu donné à la distraction aux dépens des mobiles scientifiques initiaux, ces zoos deviennent des vitrines de la nature sauvage pour des populations qui s'y pressent de plus en plus. En effet, si les jardins privés, très majoritaires en Europe, avaient d'abord réservé les entrées à leurs sociétaires ou leurs actionnaires et pratiqué des tarifs élevés pour sélectionner les visiteurs², les difficultés financières

- 1 Sur cette histoire, voir Éric Baratay et Élisabeth Hardouin-Fugier, *Zoos. Histoire des jardins zoologiques en Occident (xvi^e-xx^e siècle)* ; R. J. Hoage et William Deiss, *New World, New Animals. From Menagerie to Zoological Park in the Nineteenth Century* ; Nigel Rothfels, *Savages and Beasts : the Birth of Modern Zoo*.
- 2 Voir John Barington-Johnston, *The Zoo : the Story of London Zoo*, Londres, Robert Hale, 2005 ; Donna C. Mehos, *Science and Culture for Members Only. The Amsterdam Zoo Artis in the Nineteenth Century*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2005.

les obligent, à partir du milieu du XIX^e siècle, à élargir leur public pour survivre. D'autre part, les zoos nationaux ou municipaux, minoritaires en Europe (Barcelone, Cardiff...) sauf en France (Paris, Lyon, Marseille, Mulhouse...), sont ouverts à tous dès leur création et sont quelquefois gratuits (Lyon). Les affluences deviennent importantes, notamment les jours à tarifs réduits ou lors des fêtes : 50 000 personnes au Jardin des Plantes en mai 1860 ; un million par an à Bellevue Gardens, à Manchester, vers 1905 ; 2,7 millions à Rome entre 1925 et 1930³. La fréquentation avait d'abord concerné l'aristocratie et la bourgeoisie aisée, toujours à l'origine des fondations par leurs initiatives et leurs capitaux. Puis, elle devient le fait de la moyenne bourgeoisie dans la seconde moitié du siècle et, de plus en plus, des milieux modestes (petite bourgeoisie, artisans, ouvriers) à mesure des baisses tarifaires et du développement des loisirs⁴.

La fureur de l'exotisme

Quand il allait au Jardin des Plantes, la vue d'un palmier l'entraînait vers les pays lointains. Ils voyageaient ensemble, au dos des dromadaires, sous le tendelet des éléphants, dans la cabine d'un yacht parmi des archipels bleus, ou côte à côte sur deux mulets à clochettes qui trébuchent dans les herbes contre des colonnes brisées.

Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, 1869⁵.

Or, ce sont bien les animaux qui attirent dans ces jardins. Au Jardin des Plantes, à Paris, la ménagerie est bien plus fréquentée que le jardin botanique ou le muséum. À Lyon, l'installation de bêtes est le meilleur moyen d'attirer le public dans les parties désertées du Parc de la Tête d'Or⁶.

Pour l'Allemagne : Éric Baratay et Élisabeth Hardouin-Fugier, *Zoo. Von der Menagerie Zum Tierpark*, Berlin, Wagenbach, 2000.

3 Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, *Note sur la ménagerie*, Paris, Martinet, 1860, p. 6 ; Gustave Loisel, « Rapport sur une mission scientifique dans les jardins et les établissements zoologiques », *Nouvelles archives des missions scientifiques et littéraires*, 1907, p. 28 ; *Il giardino zoologico di Roma*, Rome, Palomba, 1935, p. 67.

4 Alain Corbin éd., *Lavènement des loisirs, 1850-1960*, Paris, Aubier, 1995 ; Peter Borsay, *A History of Leisure*, Basington, Palgrave MacMillan, 2006.

5 Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, Paris, Livre de Poche, 2002, p. 134.

6 Paul-Antoine Cap dir., *Le muséum d'histoire naturelle*, Paris, Curmer, 1854, p. 128 ; archives municipales de Lyon, 485 WP 4, rapport de 1876 et lettre du directeur au maire, 3 mai 1881.

Cependant, les foules ne se déplacent pas pour voir des bêtes sauvages indigènes, comme le montre l'échec du jardin de Bâle, à son ouverture en 1874, qui voulait montrer des espèces alpines⁷. Seul l'ours attire vraiment et paraît indispensable pour les directions des jardins⁸. Les foules n'apprécient guère, non plus, les animaux exotiques domestiqués, comme le prouvent les déboires des jardins d'acclimatation. Celui du Parc de la Tête d'Or à Lyon peine à intéresser avec ses vaches, ses chèvres, ses moutons, venant d'autres continents ou d'autres régions européennes⁹, ce qui incite la municipalité à le convertir en jardin d'animaux sauvages au début des années 1880. Le public veut des bêtes sauvages, curieuses, bien différentes des espèces européennes pour se dépayser, rêver aux contrées lointaines, voir les bêtes qui partagent encore la terre avec les hommes¹⁰. Les jardins zoologiques font office de succédanés des voyages et satisfont l'envie d'exotisme, qui s'intensifie avec le romantisme, les explorations, l'aventure coloniale, et qui incite les élites à s'évader au loin¹¹. Cet attrait pour l'exotisme explique le succès des récits de chasse, tels ceux de Jules Gérard (*Le Tueur de lions*, 1858) ou de Bombonnel (*Le Tueur de panthères*, 1860), et il s'illustre aussi bien dans la littérature que dans l'art. L'art animalier, par exemple, devient un genre à part entière avec le sculpteur Barye qui multiplie, à partir des années 1830, les scènes de reptiles et de fauves s'entre-égorgeant, où le réalisme des anatomies et des mouvements (Barye est un temps professeur de dessin au Jardin des Plantes) contraste avec l'irréalisme des situations, ces animaux se rencontrant ou se combattant rarement¹². Cette vision fantasmée de la nature, qui perçoit celle-ci comme un déchaînement incessant des instincts et des fureurs, comme une perpétuelle cruauté associant la vie et la mort, obtient un grand succès sur tout le continent. Elle est à mettre en liaison avec la conception romantique de l'existence et avec l'idée darwinienne de lutte pour la survie.

En fait, ce sont les espèces nouvelles qui attirent le plus le public. Les directions comprennent vite qu'il y a là un bon moyen de l'appâter,

7 Ursula et Willy Dolder, *Le grand livre du zoo*, Zurich, Silva, 1979, p. 145.

8 Archives municipales de Lyon, 485 WP 10, rapport voirie, 17 septembre 1881. Voir Michel Pastoureau, *Lours, histoire d'un roi déchu*, Paris, Seuil, 2007.

9 Archives municipales de Lyon, 485 WP 4, rapport commission, 23 décembre 1876.

10 Paul-Antoine Cap dir., *Le muséum d'histoire naturelle*, déjà cité, p. 128; Georges Toscan, *L'ami de la nature*, Paris, Crapelet, an VIII [1800], p. VII-XI.

11 Voir Sylvain Venayre, *La gloire de l'aventure : genèse d'une mystique moderne, 1850-1940*, Paris, Aubier, 2002.

12 Isabelle Leroy-Jay, *La griffe et la dent*, Paris, RMN, 1997; Élisabeth Hardouin-Fugier, *Le peintre et l'animal en France au XIX^e siècle*, Paris, L'Amateur, 2001.

tandis que les naturalistes encouragent cet attrait pour pouvoir élargir sans cesse les collections et améliorer leurs travaux de classification. Ainsi, la Zoological Society de Londres accélère cette politique à partir de 1849 pour résoudre ses difficultés financières : mandrill (1849), hippopotame (1850), marsouin (1862), éléphant d'Afrique (1865), chimpanzé (1883), gorille (1885), okapi (1935), etc. Partout, le succès des nouveautés est considérable, notamment lorsqu'il s'agit d'une première en Europe ou d'une nouvelle installation : girafe en 1827 et orang-outang en 1836 à Paris, vivarium-aquarium à Londres en 1853, gorille à Berlin en 1876. Certaines de ces arrivées déclenchent des passions et des modes. En 1850, l'hippopotame est accueilli à Londres par une foule immense et le nombre des entrées au zoo double cette année-là. L'animal devient le héros de caricatures, de gravures volantes, de petites reproductions en argent, tandis que l'*Hippopotamus Polka* connaît un vif succès dans les salons¹³. La girafe qui débarque à Marseille en 1826 attire les foules tout au long de son voyage à pied jusqu'à Paris en mai-juin 1827¹⁴, puis au Jardin des Plantes où, pendant les trois premières années de son séjour, l'on se bouscule pour assister à sa flânerie de l'après-midi. Elle suscite l'édition d'almanachs, de calendriers, de gravures, de vaisselles à son effigie, la création de pièces satyriques¹⁵, de musiques et de danses¹⁶, ainsi que d'une mode féminine « à la Girafe »¹⁷.

Les itinéraires privilégiés

Calme, la tête haute, l'intrépide Tarasconnais fit lentement le tour de la baraque, passa sans s'arrêter devant la baignoire du phoque, regarda d'un œil dédaigneux la longue caisse pleine de son où le boa digérait son poulet cru, et vint enfin se planter devant la cage du lion...

Alphonse Daudet, *Tartarin de Tarascon*, 1872¹⁸.

- 13 Wilfrid Blunt, *The Ark in the Park. The Zoo in the Nineteenth Century*, Londres, Hamilton, 1976, p. 74-76 et 110-113.
- 14 Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, *Sur la girafe*, Paris, Thuau, 1827, p. 1-12.
- 15 *La Girafe ou le gouvernement des bêtes*, 1827; *Dame Girafe à Paris*, 1827.
- 16 *La Girafe*, valse pour piano par Singer.
- 17 Voir Olivier Lebleu, *Les avatars de Zafafa première girafe de France. Chronique d'une girafomania, 1826-1845*, Paris, Arléa, 2006; Michael Allin, *Zafafa : A Giraffe's True Story*, New York, Delta, 2003.
- 18 Alphonse Daudet, *Tartarin de Tarascon*, Paris, Maxi-Poche, 1996, p. 43.

Tous les témoignages montrent que des espèces attirent plus que d'autres, qu'elles ont une plus forte valeur d'exhibition, que le public révèle en se massant surtout autour de leurs cages, en privilégiant donc certains itinéraires. Ces espèces sont les mêmes partout. Ce sont les grands mammifères, tels les éléphants, les girafes, les rhinocéros, les hippopotames, qui étonnent par leurs proportions, leurs masses, leurs forces, et qui apparaissent comme des exploits de la nature. L'éléphant est le plus apprécié parce que sa domesticité (il est presque toujours originaire d'Asie à l'époque) semble faciliter le contact, que certains jardins zoologiques concrétisent en lui faisant promener des passagers¹⁹. L'intérêt se porte aussi sur les fauves, souvent accusés d'être les plus dangereux adversaires de l'homme blanc dans ses explorations et sa conquête du monde, et toujours soupçonnés d'être des mangeurs d'hommes. En témoignent le nombre important d'illustrations de presse, par exemple dans *Le petit journal*²⁰, évoquant des attaques de fauves en Asie ou en Afrique. Ces animaux symbolisent la sauvagerie et la cruauté de la nature ; ils cristallisent à la fois la peur de cette nature et la satisfaction de l'avoir vaincue. De leur côté, les serpents fascinent par leur allure et leur isolement psychique, épouvantent par leurs manières. Il y a enfin les animaux découverts depuis peu, aux formes étranges, comme les kangourous, et ceux qui semblent imiter l'homme, tels les ours, les pingouins et surtout les singes dont l'intérêt est avivé par les hypothèses sur l'ancêtre de l'homme, émises par des philosophes des Lumières puis des savants transformistes, comme Lamarck et Darwin²¹.

En Angleterre et en Allemagne, notamment, quelques bêtes deviennent des mascottes par un choix subtil et un accord tacite entre les directions des zoos, qui veulent multiplier les visiteurs, une presse à la recherche de sujets racleurs, et le public. Il ne s'agit pas d'espèces nouvelles, la nouveauté étant vite érodée par la lassitude de la foule ou la prompte mortalité des bêtes, ni d'animaux jugés dangereux ou encore

19 Voir Robert Delort, *Les éléphants piliers du monde*, Paris, Gallimard, 1990 ; Alan Hutchinson, *Cet étrange colosse. L'éléphant en Europe, 2 000 ans d'histoire*, Paris, Arléa, 2007.

20 Par exemple *Le petit journal*, supplément illustré, les 9 septembre 1906 et 20 août 1911.

21 J. B. Pujoulx, *Promenades au Jardin des Plantes*, Paris, Librairie économique, 1804, t. I, p. XV, 137, 142 ; Miguel Jimenez de Cisneros, *El parque zoológico de Madrid*, Madrid, Incipit, 1994, p. 21 et 23 ; Harriet Ritvo, *The Animal Estate. The English and Other Creatures in the Victorian Age*, Londres, Penguin Books, 1990, p. 223-224. Pour le cas américain, voir Éric Baratay et Élisabeth Hardouin-Fugier, *Zoo. A History of Zoological Garden in the West*, Londres, Reaktion Books, 2002 [version anglaise augmentée de l'Amérique du Nord], et Elizabeth Hanson, *Animal Attractions : Nature on display in American Zoos*, Princeton, Princeton University Press, 2002.

indifférents, comme les girafes. Il s'agit souvent d'hippopotames ou d'éléphants remarquables par leur taille – tel l'éléphant Jumbo dans la seconde moitié du XIX^e siècle, qui est alors le plus grand pachyderme en captivité, mais ayant l'air paisible et brave, établissant un bon contact avec le public, faisant espérer une entente avec la faune alors qu'on croit fréquemment en l'obligation de la domestiquer²². Il s'agit aussi d'anthropoïdes, qui plaisent lorsqu'ils font l'effort – tels les chimpanzés Sally et Consul habillés, élevés et nourris à l'anglaise – de s'eupéaniser et qu'ils semblent ainsi cautionner la volonté d'occidentaliser les autres populations, d'imposer *La civilisation*²³.

Lectures populaires

D'abord il renifla, gronda sourdement, écarta ses griffes, étira ses pattes; puis il se leva, dressa la tête, secoua sa crinière, ouvrit une gueule immense et poussa vers Tartarin un formidable rugissement. Un cri de terreur lui répondit. Tarascon, affolé, se précipita vers les portes.

Alphonse Daudet, *Tartarin de Tarascon*, 1872²⁴.

Tous ces animaux sont regardés selon une zoologie populaire (au sens du plus grand nombre) qui fleurit dans la presse, les guides de jardins zoologiques, les récits de visites, les courriers envoyés aux directions, où se mêlent cultures savante et ordinaire. Les regards s'attardent sur les formes, la beauté des pelages, les activités (notamment l'alimentation), les progénitures, les attitudes qui se conforment le mieux aux usages humains, la recherche d'un contact avec le public, voire d'une coopération²⁵. Allures et caractères attribués permettent une classifica-

22 Éric Baratay, *Et l'homme créa l'animal. Histoire d'une condition*, Paris, Odile Jacob, 2003; John Mackenzie éd., *Imperialism and the Natural World*, Manchester, Manchester University Press, 1990.

23 Harriet Ritvo, *The Animal Estate...*, déjà cité, p. 226-229; Wilfrid Blunt, *The Ark in the Park...*, déjà cité, p. 178-188; Thierry Lenain, *La peinture des singes. Histoire et esthétique*, Paris, Syros, 1990, p. 24-26. Sur les pays anglo-saxons, voir James Elis et Vernon N. Kisling éd., *Zoo and Aquarium History : Ancient Animal Collections to Zoological Gardens*. Sur les civilisations, voir Nicolas Bancel et al. éd., *Zoos humains*, Paris, La Découverte, 2002.

24 Alphonse Daudet, *Tartarin de Tarascon*, déjà cité, p. 44.

25 E. J. B. Vignier, *Épître aux éléphants de la ménagerie nationale*, Paris, Les marchands de nouveautés, an VII [1798], p. 5-7; L. D. Ferlus, *Nouvelle notice sur la girafe*, Paris,

tion simple et manichéenne, articulée sur les dichotomies mauvais / bon, méchant / gentil. Les reptiles, les fauves et les autres carnivores sont dans le groupe des méchants parce que le goût proclamé de la viande est depuis longtemps considéré comme le signe d'une violence barbare. Nombre de singes, jugés espiègles et lubriques, sont aussi rangés là. À l'inverse, les herbivores, en particulier les domestiqués, sont jugés gentils. Cette systématique concerne surtout les mammifères, mais guère les oiseaux ou les poissons plutôt analysés sous l'angle de la beauté ou de la consommation²⁶. Elle reprend en fait des conceptions véhiculées depuis l'Antiquité²⁷ et entre souvent en contradiction avec une réalité mal connue : l'ours « débonnaire » est dangereux, la « gentille » antilope peut tuer, le « féroce » jaguar attaque rarement l'homme.

Le confinement des bêtes dans des cages réduites facilite le placage de cette forme de connaissance sur les spécimens exposés, et le face-à-face du public avec les bêtes transforme peu les convictions. D'autant plus que celles-ci ne sont pas démenties par les naturalistes, qui ne s'occupent guère des comportements des bêtes²⁸, et qu'elles sont, au contraire, renforcées par l'abondante littérature des explorateurs, très souvent chasseurs, qui dressent une partie de la faune en épouvantails pour justifier leurs propensions à tirer sur tout ce qui bouge et pour donner des frissons aux lecteurs en pantoufles. Ainsi l'Anglais Du Chaillu, le premier à observer des gorilles vivants dans leur milieu, impose l'idée de monstres féroces qu'il faut tuer pour leur échapper, une représentation véhiculée ensuite jusque dans le mythe de *King Kong* ou dans les représentations de gorilles ravisseurs de femmes²⁹. La pérennité de ce regard s'explique aussi par sa fonction symbolique, car il permet d'établir un clivage entre la nature cruelle et la civilisation apaisée, incarnées d'un côté par les fauves les plus sauvages et de l'autre par les bêtes domestiquées, et de dresser

Moreau, 1827, p. 5-7 ; A. Feuillée-Billot, « Le nouvel aménagement de la rotonde au Muséum national d'histoire naturelle de Paris », *La Nature*, 1933, p. 249-252.

26 J. B. Pujoulx, *Promenades au Jardin des Plantes*, déjà cité, t. I, p. 78-164 ; Victor Hugo, « Poème du Jardin des Plantes », *L'art d'être grand-père*, Paris, Maxi-Poche, 1995, p. 53-54 ; Jules Hutinel, *Une visite aux animaux du Parc de la Tête d'Or*, Lyon, Imprimerie lyonnaise, 1908, p. 20, 71, 77.

27 Voir Jacques Dumont, *Les animaux dans l'Antiquité grecque*, Paris, L'Harmattan, 2001 ; Thierry Gontier, *L'homme et l'animal, la philosophie antique*, Paris, PUF, 1999 ; Jacques Voisenet, *Bêtes et hommes dans le monde médiéval. Le bestiaire des clercs du v^e au XII^e siècle*, Paris, Brépols, 2000.

28 Voir Éric Baratay, *Portraits d'animaux. Les planches du Dictionnaire universel d'histoire naturelle de Charles d'Orbigny (1841-1849)*, Lyon, Fage, 2007.

29 P. B. du Chaillu, *Explorations and Adventures in Equatorial Africa*, Londres, Murray, 1861 ; *Le petit journal*, supplément illustré, n° 1869, 1926.

la première en exemple à éviter dans la construction d'une humanité meilleure, une idée longtemps véhiculée par le christianisme puis relayée par les philosophes de l'époque moderne³⁰.

Le rapport du public aux animaux oscille ainsi entre la curiosité et la peur, l'attraction et la répulsion. La peur s'exprime par les épaisses solives en bois plantées autour des enclos puis par les barreaux et les barrières en fer, doublées voire triplées au fil des décennies pour satisfaire l'exigence de sécurité du public et répondre à la hantise de l'accident parmi les directions. La peur est exacerbée lors des évasions qui attisent les rumeurs et les fantasmes, et qui se terminent le plus souvent par l'abat-tage des bêtes – même s'il ne s'agit que d'inoffensifs singes passés par mégarde d'un arbre de l'enclos à un autre à l'extérieur – parce qu'elles ont transgressé la frontière entre la sauvagerie et la civilisation et parce qu'elles semblent agresser celle-ci³¹. Là encore, les journaux abondent en reportages et en illustrations pour décrire des évasions de fauves et de singes, qui s'en prennent ensuite au public dans la rue, des agressions de fauves sur leurs soigneurs ou leurs dompteurs, des ours s'abattant sur des imprudents descendus dans leurs fosses, etc. L'émoi semble à son apogée entre la fin du XIX^e siècle et les débuts du XX^e siècle³². Du coup, le jardin zoologique est aussi l'espace symbolique où s'affirment la volonté et la satisfaction de vaincre le sauvage. Grillages, barreaux, architectures néo-classiques affirment la victoire de la culture sur la nature. Le contraste est grand entre les cages dévolues aux animaux « féroces » ou à peine domptés, encore sauvages, et les enclos accordés aux « paisibles » herbivores, souvent apprivoisés, voire domestiqués³³.

30 Voir Éric Baratay, *L'Église et l'animal (France, XVII^e-XX^e siècle)*, déjà cité ; Florence Burgat, *Animal mon prochain*, Paris, Odile Jacob, 1997 ; Erica Fudge, *Brutal Reasoning : Animals, rationality and Humanity in Early Modern England*, Ithaca, Cornell University Press, 2006 ; Thierry Gontier éd., *Animal et animalité dans la philosophie de la Renaissance et de l'âge classique*, Louvain, Peeters, 2005.

31 L. F. Jauffret, *Voyage au Jardin des Plantes*, Paris, Guilleminet, 1798, p. 53 ; archives municipales de Marseille, 64 R 2, rapport de l'architecte, 28 mai 1879 ; archives municipales de Lyon, 963 WP 37, lettres du directeur et de l'architecte, 30 avril et 25 juin 1927 ; archives nationales, AJ15 844, correspondance du muséum, 19 août 1859, 31 août 1906.

32 *Le petit journal*, supplément illustré, exemples des 11 juillet 1891, 12 juin 1897, 25 avril 1901, 13 juin 1920.

33 P. Bernard et al., *Le Jardin des Plantes*, Paris, Curmer, 1850, t. I, p. 30 ; Jules Huret, *En Allemagne. De Hambourg aux marches de Pologne*, Paris, Charpentier, 1908, p. 250.

Entre connivences et violences

Il y avait çà et là, autour de nous, le public ordinaire du Jardin des plantes, ce public spécial de gens du peuple, de soldats et de bonnes d'enfants, qui aiment à badauder devant la grille des cages et qui s'amuse beaucoup à jeter des coquilles de noix et des pelures de marrons aux bêtes engourdis ou dormant derrière leurs barreaux.

Barbey d'Aurevilly, *Les Diaboliques*, 1874³⁴.

L'attitude du public oscille entre le désir d'un contact et la tentation de la violence. Le premier aspect est concrétisé par le don de nourriture, un geste signalé dès les ménageries de l'époque moderne, mais qui prend des proportions considérables à l'époque contemporaine, à mesure de l'enrichissement des populations³⁵. L'alimentation conforte le sentiment de supériorité sur une nature captive, réduite à recevoir selon le bon plaisir des visiteurs. Elle est aussi un moyen de faire abdiquer la nature sauvage et farouche des animaux pour les intégrer dans la civilisation³⁶. Mais le don agit aussi comme un signe de paix et de volonté d'échange, comme un facteur d'amitié, deux aspects qui prennent une importance croissante dans l'entre-deux-guerres – par exemple au zoo de Genève où le public se plaint d'une rotation trop rapide des bêtes, qui détruit vite les contacts à peine construits³⁷. Car, si des animaux sont indifférents, d'autres, tels les singes, certains fauves, les grands mammifères, les mammifères marins, les ours, les cervidés, etc., sont stimulés par une présence qui rompt l'ennui et qui déclenche leur effervescence physique. La relation s'établit sur une double assimilation : l'homme est considéré comme un congénère, l'animal est vu d'une manière anthropomorphe. Un exhibitionnisme mutuel s'installe, où l'homme cherche à attirer l'attention de l'animal tandis que celui-ci répond par la mendicité, en apprenant, à force d'expériences, les attitudes ou les mimiques rentables, reprises par les congénères. Ces gestes plaisent au public qui se masse devant les cages des plus actifs, qui les juge favorablement et

34 Barbey d'Aurevilly, *Les diaboliques*, Paris, Livre de Poche, 1966, p. 134.

35 Exemples à Bruxelles, présentés par Annick Brauman et Marie Demanet, *Le parc Léopold, 1850-1950*, Bruxelles, Archives d'architecture moderne, 1985, p. 148.

36 P. Bernard, *Le Jardin des Plantes*, déjà cité, t. I, p. 42.

37 Voir le courrier du public dans Zoo. *Mémoire d'éléphant, le zoo de Genève à Saint-Jean entre 1935 et 1940*, Genève, Maison de Saint-Jean, 1993.

les nourrit encore plus, alors qu'il qualifie les autres de stupides ou de paresseux, leur lançant même des objets pour les faire réagir³⁸.

Car la violence, déjà signalée dans certaines ménageries d'Ancien Régime où le public pouvait pénétrer, est attestée dès les premiers jardins zoologiques. Ainsi, les professeurs du Muséum national d'histoire naturelle se soucient d'éviter les empoisonnements dès les premiers projets de bâtiments au Jardin des Plantes, dans un contexte révolutionnaire propice au déchaînement des fureurs³⁹. Cette violence semble se développer avec la démocratisation des zoos, qui fait entrer un public de plus en plus modeste, habitué à la violence dans les rapports sociaux et à la brutalité envers les bêtes. En 1891, le directeur du Jardin des Plantes, dont l'entrée est gratuite, note que l'accroissement du public multiplie les incidents : animaux brûlés avec des cigarettes ou du papier, blessés à coups de canne, d'aiguille ou de pierre, tués par des aliments empoisonnés ou renfermant des objets contondants⁴⁰. Les mêmes actes se retrouvent partout, par exemple à Lyon⁴¹ ou à Moscou. Là, la foule aime à narguer les bêtes, les effrayer par des cris, taper sur les barreaux ou secouer les grillages, comme elle aime assister aux repas des grands serpents, fascinée de les voir engloutir leurs proies vivantes⁴².

Cette violence est de plus en plus combattue par les directions, soutenues par les élites nationales ou locales et la moyenne bourgeoisie, qui partagent un dégoût croissant pour les sévices envers les bêtes⁴³. Toutes entendent policer les mœurs populaires et modeler l'usage des jardins zoologiques sur leur attitude : promenade, contemplation, instruction. À Marseille, la municipalité prend un arrêté de police, en 1904, qui interdit de s'introduire avec des armes à feu, de maltraiter les bêtes, de lancer des objets. À la même époque, une campagne de presse et un changement d'administration conduisent à empêcher le public d'assister aux repas des reptiles pour ne pas satisfaire un sadisme dangereux⁴⁴.

De fait, la violence diminue dans les zoos au cours du xx^e siècle, parallèlement à la réduction des violences familiales et sociales. En revanche,

38 P. Bernard *et al.*, *Le Jardin des Plantes*, déjà cité, t. I, p. 38-50 ; Rodolphe Riedtmann, *Mes amis du zoo*, Lausanne, Payot, 1947, p. 183 et 187.

39 Archives nationales, AJ15 846, programme d'une ménagerie, 27 pluviôse an X.

40 Alphonse Milne-Edwards, *La Ménagerie*, Paris, Masson, 1891, p. 18.

41 Archives municipales de Lyon, 485 WP 4, lettre de la direction à la mairie, 3 mars 1903, 485 WP 10, *idem*, 30 mai 1860, 963 WP 37, *idem*, 2 mars 1928.

42 Véra Hegi, *Les captifs du zoo*, Lausanne, Spes, 1942, p. 13 et 115-116.

43 Éric Baratay, *Et l'homme créa l'animal*, déjà cité.

44 Archives municipales de Marseille, 3 D 29, 13 septembre 1904 ; *Illustration*, 23 mai 1931.

les directions ont du mal à empêcher l'alimentation voire le gavage des bêtes, qu'elles voudraient réduire, à partir des années 1950-1960, pour des raisons sanitaires. Car les préférences, et les lectures, n'évoluent guère. À tel point que la liste des animaux attractifs, que tout zoo doit posséder pour survivre, est à peu près restée la même jusqu'à nos jours.

Bibliographie

- BARATAY Éric et HARDOUIN-FUGIER Élisabeth, *Zoos. Histoire des jardins zoologiques en Occident (xvi^e-xx^e siècle)*, Paris, La Découverte, 1998 (traductions en allemand, anglais, chinois).
- HOAGE Robert J. et DEISS William, *New World, New Animals. From Menagerie to Zoological Park in the Nineteenth Century*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1996.
- ROTHFELS Nigel, *Savages and Beasts : the Birth of Modern Zoo*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2002.
- ELIS James et KISLING Vernon N. éd., *Zoo and Aquarium History : Ancient Animal Collections to Zoological Gardens*, New York, CRC Press, 2001.

Table

Les auteurs	5
Introduction <i>Stéphane Frioux et Émilie-Anne Pépy</i>	7
Les territoires du sauvage Les grands prédateurs, risque pour les sociétés humaines et/ou éléments de patrimoine naturel régional ?	21
La disparition des loups ou essai d'écologie historique <i>Éric Fabre et Julien Alleau</i>	25
Du bon usage de l'animal sauvage. Exemple d'un mode d'équarrissage écologique <i>Sophie Bobbé</i>	35
Renouveler l'approche géographique en environnement : l'ours des Pyrénées, entre territoires et géopolitique <i>Farid Benhammou</i>	49
Quel « vivre ensemble » possible avec le loup et le sanglier <i>Coralie Mounet</i>	71
L'animal sauvage en représentation(s) Diversités historiques et géographiques des images et des statuts	83
Imaginaire du sauvage : l'ours sur le territoire de la Grande-Chartreuse <i>Émilie-Anne Pépy</i>	87
La blatte, ou le monde en images <i>Nathalie Blanc</i>	103
Les insectes, menace pour la ville à la Belle Époque ? <i>Stéphane Frioux</i>	115

L'homme à la conquête du sauvage	
Recompositions et domestications	131
Discours et réalités autour de la naissance des activités ostréicoles en France	
<i>Olivier Levasseur</i>	135
Pêcheurs, pisciculteurs, science et État français face au « sauvage » aquatique de 1842 à 1908	
<i>Jean-François Malange</i>	149
La visite au zoo. Regards sur l'animal captif 1793-1950	
<i>Éric Baratay</i>	165
Postface. Mais qu'ont-ils donc tous à s'occuper des animaux ?	
<i>André Micoud</i>	177

L'animal sauvage entre nuisance et patrimoine

France, XVI^e-XXI^e siècle

Dans un contexte social et médiatique largement ouvert sur les thématiques et problématiques environnementales, l'animal sauvage s'invite dans les débats humains. Objet de discussions passionnées de la part des scientifiques, des naturalistes et des écologues professionnels aussi bien qu'amateurs, il a désormais acquis droit de cité dans les travaux des sciences humaines et sociales.

Dans leur diversité, les animaux non domestiques ont parfois été redoutés ou chassés pour procurer des ressources indispensables à la vie humaine. L'ère contemporaine a commencé à brouiller les frontières que l'on croyait solidement établies entre différents statuts accordés aux animaux : certaines espèces sont désormais considérées comme victimes de l'action humaine dans un contexte d'inquiétude grandissante face aux dégradations réelles ou supposées commises par les hommes à l'encontre des écosystèmes. Des animaux emblématiques, tels l'ours et le loup, font l'objet de mesures de protection ou de restauration, le brouillage des frontières entre nature et culture, domestique et sauvage, étant illustré par l'artificialisation d'espaces et d'espèces que l'on voudrait maintenir « sauvages ».

Les études de cas rassemblées dans le présent ouvrage s'interrogent sur la place de l'animal en France : cadre d'enquête volontairement restreint, mais qui permet cependant un vaste questionnement interdisciplinaire, balayant différents espaces (littoraux, montagnards, mais aussi urbains), sur une durée longue.

Illustration de couverture : Fox games © 1989 Sandy Skoglund

ISSN 1258-1135

ISBN 978-2-84788-198-1

Prix 22 euros



9 782847 881981